

# Le feuilleton : fumée : [suite]

Autor(en): **Dumur, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 31

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215741>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**LA VISITE ACADEMIQUE**

Pour entrer à l'Académie,  
Un candidat allait trottant,  
En habit de cérémonie;  
De porte en porte visitant,  
Sollicitant et récitant  
Une banale litanie  
Demi-modeste, en mots choisis.  
Il arrive enfin au logis  
D'un doyen de la compagnie.  
Il monte, il frappe à petits coups.  
— Hé, monsieur, que demandez-vous ?  
Lui dit une bonne servante.  
— Pourrais-je bien avoir l'honneur  
De dire deux mots à monsieur ?  
— Las ! quand il vient de rendre l'âme !  
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici  
Entendre les cris de madame.  
Il ne souffre plus, Dieu merci !  
— Ah ! bon Dieu, je sais tout saisi !  
Ce cher !... ma douleur est si forte !  
Le candidat, parlant ainsi,  
Referme doucement la porte,  
Et sur l'escalier dit : Je vois  
Que l'affaire change de face.  
Je venais demander sa voix;  
Je m'en vais demander sa place.

La prudence du grand Frédéric. — Entendu sur la Riponne :  
— Charrette ! qu'on a bien diné ! On avait une plate-  
tée de chanterelles qui étaient... fameuses !  
— J'ai trouvé une autre espèce de champignons  
qui avaient rudement bonne façon. Mais voilà, je n'en  
étais pas tant sûr. Je les ai quand même fait prépa-  
rer pour midi.  
— Malheureux ! vous n'allez pas les manger, je  
pense !  
— Oh ! vouâ, je les ai fait manger à ma femme.  
Comme ça je verrai bien ! H.

**LA RICHESSE DU CHANSONNIER**

**C**ECI ne se passait pas chez nous; mais l'a-  
necdote est si jolie que nous ne pouvons  
résister au désir de la conter à nos lec-  
teurs. On peut bien aussi de temps en temps picor-  
er chez le voisin, surtout quand c'est un bon voi-  
sin. Voici donc ce que le hasard nous fait trouver  
dans un vieux numéro des *Annales politiques et lit-  
téraires*.

\* \* \*

Nous sommes aux Halles, de Paris, vers 1802. Il  
est 5 heures du matin; un luron de trogne joyeuse  
sort d'un cabaret en renom avec deux amis. Tous  
trois ont passé la nuit à fêter la dive bouteille —  
ainsi qu'on disait alors — ils n'ont plus qu'une va-  
goue notion de l'équilibre, et notre homme qui ti-  
tubait et fait sauter son tricorne d'une oreille à l'au-  
tre, va choir au milieu d'un panier d'œufs frais,  
toute la fortune d'une pauvre vieille qui geint et  
pleure sur les ruines de cette omelette imprévue  
qui, pour elle, représente la misère !

Notre ivrogne a bon cœur, il fouille vite à sa  
poche... elle est vide... vides aussi les poches de ses  
compagnons... que faire ?

Et voilà soudain que de tous côtés arrivent les  
dames de la Halle, les marchands, les porteurs, les  
forts, attirés par les lamentations de la vieille.

L'homme est dévisagé, reconnu, son nom court  
de bouche en bouche; on se le redit à l'oreille :  
c'est Désaugiers !... le chansonnier Désaugiers !...

— Demandons-lui une chanson, il ne la refusera  
pas à ses amis des Halles !

— Monsieur Désaugiers, dit une jolie fille, chan-  
tez-nous Paris à cinq heures du matin.

— Oui ! oui ! Paris à cinq heures du matin, crie  
toute la foule.

— Parbleu ! c'est une idée, pense Désaugiers, le  
meilleur des hommes, qui, d'un œil attendri, con-  
sidère la pauvre vieille en larmes.

— Soit, je vais chanter, dit-il; mais ensuite je fe-  
rai la quête.

— Bravo ! bravo ! vive Désaugiers !

On le hisse à grand-peine sur un tonneau, et de  
sa voix chevrotante, mais fine et timbrée, il chante  
le refrain populaire :

J'entendis Javotte,  
Portant sa hotte,  
Crier carotte,  
Navets et choux-fleurs.  
A sa voix frêle,  
Soudain se mêle,  
Strident et grêle,  
Le noir ramoneur.

Puis le tricorne promené dans la foule se remplit  
de sous et aussi de pièces blanches; les œufs cassés  
sont royalement payés; la vieille continue à pleu-  
rer, mais c'est de joie. La jolie fille embrasse Désau-  
giers, qui, porté en triomphe par les forts de la  
Halle, connaît, pour une heure, les jouissances de  
la popularité.

Ah ! voilà ! — Une élégante, chaussée pour la pre-  
mière fois par un cordonnier en vogue, s'aperçoit que  
dès le premier jour ses souliers se sont déchirés.  
Elle va chez le fournisseur et lui exprime son mé-  
contentement.

Le cordonnier prend le soulier déchiré, l'examine  
consciencieusement et, après un bon moment de ré-  
flexion :

— Je vois ce que c'est, dit-il, enfin, en branlant la  
tête, Madame aura marché.



**\* FUMÉE \***

XIX

J'allais selon toute probabilité habiter longtemps  
une petite ville, j'en sentirais les inconvénients;  
mais ces inconvénients je les connaissais déjà, pour  
moi ils n'avaient rien de terrible. Que m'importaient,  
je vous prie, la curiosité des voisins, les cancanes de  
la fontaine, la malveillance du juge de paix, dont je  
comptais bien ne pas cultiver la connaissance ! Que  
m'importaient le manque de distractions et la modestie  
de mon champ d'activité ! N'aurais-je pas constam-  
ment ma chère Marguerite à côté de moi ? Et mes  
trente leçons par semaine ! Certes, j'avais de quoi  
narguer l'ennui. Je n'en pouvais douter, la carrière  
qui s'ouvrait devant moi était une délicieuse carrière.

Après l'examen, le petit jeune homme rose et blanc  
était retourné à Genève pour y continuer ses études.  
Il n'y resta que quelques semaines. Un soir, le juge  
de paix fut trouvé sans vie dans son fauteuil à la  
Voltaire. Il y était mort d'un coup de sang.

— Et pensez un peu, disait avec horreur sa ser-  
vante en racontant l'événement pour la cinquantième  
fois, le nez de monsieur était devenu tout vert, tout  
vert ! Il avait la bouche écarquillée, et en le voyant  
j'ai quasiment cru y rester.

M. Plombin n'avait pas fait de testament et la for-  
tune qu'il laissait revenait de droit à son neveu. Il  
vint recueillir l'héritage.

XX

**La demande en mariage.**

Si j'en parle à mon oncle ou à ma tante, me dis-je,  
toute la ville le saura. Brusquons les affaires.

Une question épineuse se présentait : devais-je me  
mettre en grand costume de cérémonie ? Après de  
grands débats intimes, je conclus que non. Un amou-  
reux véritable devait avoir bien autre chose à faire  
qu'à sorger à sa toilette, et il serait beaucoup plus  
politique de me présenter dans un négligé avanta-  
geux. J'enfilai donc mon pantalon vert bouteille, je  
mis mon gilet de velours et, choisissant parmi mes  
cravates, je me décidai pour du bleu piqué de blanc.  
Après quoi, je me considérai dans la glace.

S'il se fût agi de tout autre affaire, j'aurais été  
comme d'habitude fort satisfait, mais mon cœur bat-  
tait bien fort.

C'était le matin que j'avais pris cette grande ré-  
solution. Le soleil allait se coucher lorsque je fus  
sorti. Même alors je me dis : « Attendons jusqu'à de-  
main. » Et cependant je traversai la rue. C'est que  
cet « attendons », je le disais depuis plus d'un mois,  
et je sentais bien que si je ne me décidais pas une  
fois, je pourrais le dire bien longtemps.

A ce qu'il paraît, j'étais prédestiné à toujours avoir  
du malheur en fait d'amour. Ma mauvaise étoile me  
le fit comprendre plus que jamais.

Au tournant de l'escalier, je me trouvais en face  
de Marguerite. Elle se rendait à la fontaine. J'avais  
oublié que c'était son heure habituelle. Je voulais  
parler à sa mère, mais pouvais-je laisser passer la  
jeune fille sans rien lui dire auparavant ?

Je m'arrêtai. Elle s'arrêta. Je levai les yeux. Elle  
les leva aussi, pour les abaisser immédiatement en  
rougissant beaucoup. Je rougis de même. Nous sen-  
tions l'un et l'autre tout le grotesque de notre situa-  
tion. Pour en sortir, Marguerite voulut parler, j'avais  
eu la même idée. Ce n'était pas le moyen de s'enten-  
dre. Enfin, rassemblant tout ce qui me restait de cou-  
rage :

— Mademoiselle, dis-je avec feu, je vous aime !

Il se fit un grand bruit. Marguerite avait lâché sa  
cruche, qui se brisa en mille morceaux. Elle-même  
disparut en haut de l'escalier, les deux mains à son  
visage.

Je ne fus pas si abasourdi qu'on pourrait se l'ima-  
giner :

Ma déclaration avait été un peu brusque, mais j'y  
avais mis toute mon âme. On connaissait mon amour.  
Il ne me restait plus qu'à attendre. D'ailleurs, une  
déclaration qui faisait lâcher une cruche et fuir à  
toutes jambes, laissait de l'espoir...

Le lendemain, je reçus le petit billet si vivement  
désiré : j'étais... poliment éconduit ! Marguerite se  
disait très flattée de ma démarche; elle m'estimait  
beaucoup, mais son cœur n'était pas libre, je trouve-  
rais une personne plus digne de mes affections...

Hélas ! était-ce ainsi qu'elle pensait pouvoir me  
consoler ?

XXI

Je commençai mes cours. Douces illusions, vous  
étiez bien loin.

Et mon cigare ? Il ne me disait plus rien. Je lais-  
sais la fumée tourbillonner au hasard, je ne cherchais  
pas à la lancer en petites auroles. Lorsqu'une image  
chérie m'apparaissait entre deux bouffées, c'était tou-  
jours à côté d'un jeune homme rose et blanc. Ordina-  
irement alors j'allais me promener.

Dans la rue tous les yeux se dirigeaient sur moi.

— Voyez comme il est triste, disait Mme Martin à  
sa voisine. Il paraît que c'est bien vrai. Qui l'aurait  
cru ?

On le croyait ; j'étais épris jusqu'à la folie de notre  
pensionnaire ! Oui vraiment, de Mlle Sophie, de son  
nez crochu, de ses petits yeux jaunes et de ses trente  
et un printemps; si je ne l'épousais pas, c'était par  
pur respect pour ma tante, pour mon oncle et pour  
leurs conseils.

D'où venait ce bruit ? Je n'en savais rien. Un jour,  
j'avais dû accompagner Mlle Sophie chez notre pas-  
teur; nous y avions passé la soirée, et, après quinze  
parties de loto, nous étions rentrés ensemble, moi  
triste, morose, ennuyé, et ma compagne minaudant,  
avec des manières de jeune fille. Elle s'appuyait très  
fort sur mon bras.

La vie serait-elle ainsi faite ? me demandais-je en  
suivant le sentier qui borde le lac ?

Cher lecteur, ne m'abandonne pas encore. Avant de  
repartir avec ta carriole, viens me faire une petite  
visite dans ma chambre. Tu la trouveras bien chan-  
gée depuis le jour où je la fis passer devant tes  
yeux. Que veux-tu ? j'avais douze cents francs d'ap-  
pointements, une position dans le monde; il a fallu  
retapisser et reblanchir, le vieux canapé a disparu.  
N'importe. Prends une chaise, assieds-toi vers mon  
feu; console un pauvre désenchanté, montre-lui son  
sort moins déplorable qu'il ne lui paraît, ne lui re-  
fuse pas les encouragements que tu croiras propres  
à dissiper sa tristesse.

Lausanne, 1858.

Benjamin DUMUR,

FIN

**Royal Biograph.** — Au programme de cette semaine,  
« Cruel orgueil », splendide comédie dramatique moderne  
en trois actes avec le concours de la célèbre vedette améri-  
caine Emily Wehlen ; « L'avion fantôme ». Dimanche 1<sup>er</sup>  
août, matinée dès 2 heures. Tous les jours matinée et soi-  
rée. Salle des plus agréables et des mieux garanties.

**PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29**  
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

**Vermouth NOBLESSE**  
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 426 L.

**FUMEZ LES CIGARES FROSSARD**

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.  
J. MONNET, édit. resp.